

Sciences sociales improbables

In: Genèses, 29, 1997. pp. 3-4.

Citer ce document / Cite this document :

Topalov Christian. Sciences sociales improbables. In: Genèses, 29, 1997. pp. 3-4.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1997_num_29_1_1474

*Sciences sociales
improbables*

Nous allons visiter une série d'échecs scientifiques afin de réfléchir aux processus de disqualification dans le monde savant. Les sciences sociales déplacent sans cesse au cours de leur histoire la frontière qui sépare le vrai du faux, la science légitime des savoirs suspects, l'innovation du faux-pas. Pseudo-sciences jadis reconnues, paradigmes dépassés voire désormais scandaleux, savoirs demi-savants aux marges des disciplines légitimes sont ainsi enfouis dans l'oubli. À l'inverse, on puise à loisir dans le trésor des précurseurs potentiels devenus mobilisables dans les controverses du jour. Tel est l'usage ordinaire de l'histoire de nos disciplines: mettre le passé au présent. Tel est, d'ailleurs, l'usage commun de la mémoire. Il serait donc vain de s'offusquer des mythes d'origine qui sont ainsi savamment fabriqués par les tribus savantes: ils sont nécessaires aux déplacements de visée et de langage qui permettent de faire la science.

S'en tenir là présente toutefois des inconvénients. D'abord celui de mal lire nos auteurs, moins bien en tous cas qu'il ne serait possible si l'on replaçait leurs œuvres dans les contextes qui leur donnaient sens. Celui, aussi, de raconter des histoires plus incomplètes, voire erronées, qu'il ne conviendrait. Celui, surtout, d'entretenir un des obstacles les plus solides à une pratique réflexive des sciences sociales.

Des historiens des sciences de la nature, non sans difficultés de toutes sortes, ont entrepris depuis longtemps d'étudier empiriquement les conditions sociales de la production des vérités scientifiques: c'est ce «programme fort» qui les a conduits à faire enquête sur la production sociale des savoirs rejetés¹. Reprenant leur manière dans ce dossier, on s'abstiendra, dans l'ensemble, de décider si les savoirs dont il sera question sont ou non valides, pour s'attacher seulement à examiner comment ils se sont trouvés acceptés ou rejetés lorsqu'ils furent proposés comme science. Un tel agnosticisme méthodologique pourra choquer s'agissant des théories raciales allemandes du premier xx^e siècle, voire même de discours qui entendent mieux décrire le monde social pour aider les marchands à vendre leurs produits. Suspendre le jugement de vérité est pourtant indispensable à la conduite d'une enquête sur la production de ce jugement lui-même.

On sait, ou croit savoir, qu'une discipline et les savoirs qui lui sont associés ne «tiennent» que s'ils se stabilisent en institutions. Les études rassemblées ici confirment à certains égards ce schéma. Trois d'entre elles racontent l'histoire de l'échec d'une discipline ou d'une forme à se voir reconnue par les institutions scientifiques légitimes. En France, la

1. Un ouvrage marquant à cet égard est Roy Wallis (ed.), *On the Margins of Science : The Social Construction of Rejected Knowledge*, Keele, University of Keele, 1979.

«démographie», en concurrence avec la statistique officielle dans les années 1870-1880, a manqué son institutionnalisation et, en conséquence, a disparu comme science distincte pour trois-quarts de siècle (Libby Schweber). Dans plusieurs pays européens, une série de modèles spatiaux proposés au ^{xx}^e siècle pour formaliser les phénomènes migratoires se sont trouvés marginalisés par des formes statistiques d'État décrivant les flux dans des catégories principalement nationales (Paul-André Rosental). Dans la France des années 1970, enfin, le classement social en «socio-styles» s'est trouvé rejeté par les disciplines universitaires où pourtant il était né pour migrer vers les bureaux d'études de marché et les enseignements de gestion (Didier Georgakakis). La quatrième histoire est, paradoxalement, celle d'un succès: la «statistique raciale» fut intégrée au programme des administrations statistiques du III^e Reich. Elle soulevait pourtant d'insurmontables problèmes de méthode: les statisticiens professionnels constataient en effet qu'une théorie des races formulée dans le cadre de la génétique mendélienne excluait de pouvoir classer les individus. Ici, la politique nazie et son inscription juridique trancheront la controverse savante (Morgane Labbé).

Ces diverses études invitent toutefois à réfléchir sur les limites du modèle standard de l'institutionnalisation et à replacer les contenus de science dans le champ de l'histoire sociale des sciences sociales. La «démographie» du ^{xix}^e siècle se définissait par l'ambition d'une statistique inférentielle qui, établissant des lois, s'offrait comme guide à la réforme sociale et au législateur: elle se heurtait donc aux pratiques strictement descriptives des administrations statistiques et au monopole de l'Académie sur les mathématiques. Mais la défaite institutionnelle du projet s'accompagnera de son succès scientifique car il sera finalement repris et mis en œuvre par ses propres adversaires.

Pour leur part, les formalisations cartographiques des migrations s'appuyaient sur la catégorie de «résidence», centrale pour les dispositifs d'assistance du ^{xix}^e siècle. L'émergence des systèmes d'assurance nationaux et d'une nouvelle définition institutionnelle de la nationalité modifièrent radicalement la perception des migrations et imposèrent à la science de nouvelles catégories et échelles d'analyse: les modèles spatiaux s'en trouvèrent durablement disqualifiés. Dans un cas comme dans l'autre, les cadres institutionnels s'inscrivent au cœur même de la construction des objets de science.

Quant au style scientifique des «socio-styles», il était en correspondance avec la position de leurs inventeurs entre deux espaces sociaux. Rejetés par l'université et critiqués par leurs concurrents mieux établis dans l'univers des bureaux d'études, ils ont transformé ces difficultés en ressources en se prévalant à la fois de leur marginalité et du langage de la science légitime. Cette double position et les dispositions individuelles qui l'accompagnaient, les mirent en mesure de fournir un langage à une crise des représentations savantes qu'ils contribuèrent à accélérer.

On pourra observer qu'écrire l'histoire de tels épisodes est rarement entrepris sans intention de réhabilitation ou de mise en cause. Mais quelle que soit la raison qui conduise à l'apercevoir, l'échec scientifique offre une occasion précieuse d'analyser les modalités de la présence des intérêts mondains au cœur des formes cognitives et nous impose de renoncer aux anachronismes qu'impliquent les récits cumulatifs de l'histoire de nos disciplines.

Christian Topalov